

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1747 : Mahomet second](#)[CollectionFR. Mahomet second : éditions et mises en scène françaises](#)[Item1747 : Mahomet second \(editio princeps\)](#)

1747 : Mahomet second (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

20 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps partielle \(5 scènes de l'Acte I\)](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)1747 : *Mahomet second*(*editio princeps*), 1747
Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/909>

Métadonnées Dublin Core

Description[Marivaux], *Mahomet second* : *Mercur de France*, mars 1747.

Date1747

GenreThéâtre (Pièce)

Mots-clésEditio princeps partielle (5 scènes de l'Acte I)

CouvertureParis

LangueFrançais

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fichePaola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

ContributeurRanzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légalesFiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

MARS. 1747.



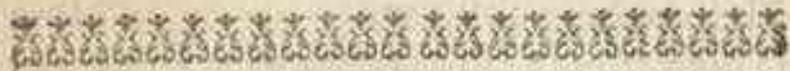
A PARIS,

Chés { GUILLAUME CAVELIER,
rue S. Jacques.
La Veuve PISSOT, Quai de Conty,
à la descente du Pont-Neuf.
JEAN DE NULLY, au Palais.

M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

M A R S. 1747. 21



*PORTRAIT de M. de la Motte par
feuë Mad, la M. de L. **

* Ce Portrait fut fait il y plus de vingt ans. Il y a peu de tems qu'il nous est tombé entre les mains, & nous saififions avec joye l'occasion de rendre un juste hommage à la mémoire d'un Ecrivain illustre, qui a fait honneur à son siècle, & qui a si bien mérité des Lettres.

Le morceau suivant trouve naturellement sa place après ce Portrait de M. de la Motte. On se souvient encore de la dispute excitée par cet homme célèbre, qui quoiqu'il eût fait des vers toute sa vie, vouloit introduire la Prose dans la Tragédie. M. de la Motte, ses Partisans, ses Adversaires, ont tous employé beaucoup d'esprit dans la discussion de cette question. Un Ecrivain célèbre, connu dès-lors par un grand nombre de succès éclatans sur le

Théâtre, par des Ouvrages où regne une Méthaphysique très fine, une connoissance profonde du cœur humain, une Morale saine & épurée, un grand amour de la vertu, soutenus d'un style vif, rapide, brillant, singulier, parce que les idées neuves & singulieres de l'Auteur ont besoin, pour être renduës, de tours nouveaux & singuliers, cet Ecrivain, au lieu de traiter didactiquement la question, entreprit de faire, si l'on peut parler ainsi, l'expérience du sentiment de M. de la Motte. Il seroit à souhaiter que d'autres occupations ne l'eussent pas empêché d'achever ce qu'il avoit si heureusement commencé. Les vives sollicitations de plusieurs amis éclairés n'ont pû l'engager à donner la suite. Nous avons crû que le Public verroit avec plaisir cet essai singulier.

Le titre & le sujet de la Tragédie étoient
Mahomet second.





ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Ibrahim, Irene.

Irene.

Que me demandez-vous ? quel motif d'entretien peut-il y avoir entre vous & moi ?

Ibrahim.

Eh quoi ! Madame, l'aimable Irene ne me connoît-elle plus ?

Irene.

Avant les malheurs de ma Patrie, je connoissois un Prince qui s'appelloit Comnene, & qui sortoit d'un sang illustre à qui le mien étoit allié, mais je ne le reconnois plus dans le Favori de Mahomet, dans un homme infidelle à son Dieu, & qui a pû se résoudre à l'ignominie de s'appeller Ibrahim.

Ibrahim.

Il est vrai, Madame, ma condition est changée, devenu prisonnier de Mahomet, réduit au triste choix de l'esclavage ou du Turban, accablé de la misere de ma situa-

tion, sans esperance d'en sortir, entouré des ruines de notre Empire, dont il ne reste plus que Constantinople qu'on assiège & qui va tomber à son tout; je l'avouie, Madame, j'ai succombé, j'ai cédé aux offres du Sultan, je suis devenu Ibrahim, & vous me méprisez. Je n'ai rien à vous répondre; vous voici dans l'état où j'étois. Captive du Sultan comme moi, exposée à des fers encore plus tristes; je ne parle point du péril d'une mort sanglante; dans le cas où vous êtes, nos pareils la demanderoient en grace, & l'on nous la refuse; nous ne pouvons la trouver que dans les langueurs de la servitude, & l'on ne nous fait expirer qu'en nous abandonnant au supplice de vivre. C'est à cette épreuve où je vous attends, Madame, elle a rebuté mon courage, si le vôtre la soutient, vous aurez meilleure grace à me trouver méprisable.

Irone.

Allez Ibrahim, ne travaillez point à m'épouvanter, vous avez quitté votre Dieu, ne soyez point son ennemi jusqu'à le poursuivre dans les autres, ne lui envie point les cœurs qu'il se réserve; pourquoi me tentez-vous? pourquoi m'exagerer le péril? votre crime vous fait-il haïr mon innocence? je ne vous crois encore que coupable.

B ij

ble, auriez-vous le malheur d'être devenu méchant ?

Ibrahim.

Votre zele est injuste, Madame, & cet emportement que je ne mérite pas. . . .

Irene.

Dans l'état odieux où je vous vois, quand je ne fais que vous soupçonner, je vous épargne. Finissons, vous êtes venu pour me parler, est-ce-là tout ce que vous aviez à me dire ?

Ibrahim.

Vous avez touché le cœur du Sultan, Madame, son amour, si vous le ménagez, peut vous donner le rang d'épouse, que ses pareils n'accordent à personne, & dans l'espérance que j'en conçois moi-même, je n'ai pu lui refuser de vous prévenir sur ses sentimens, & de lui rapporter les vôtres.

Irene à part.

Juste Ciel !

Ibrahim.

Que voulez vous que je lui réponde ?

Irene.

Rien ; je ne scaurois me résoudre à vous charger de ma réponse.

Ibrahim.

Quel est donc le motif qui vous arrête, Madame ?

Irene.

La pitié qui me faitit pour vous; je ne scaurois me prêter à l'avilissement où Mahomet vous plonge, vous n'êtes point fait pour servir les amours, & mon indignation même vous refuse la flétrissure que vous me demandez.

Ibrahim.

De quel avilissement, de quel deshonneur est-il donc question pour moi, Madame? je ne dois sentir ici que l'injure que vous me faites, quand je vous apprens que le Sultan vous aime, je vous l'ai déjà dit, c'est qu'il peut vous offrir sa main, du moins je le crois, & c'est dans cet esprit que je vous parle, je ne viens que pour vous consoler.

Irene.

Me consoler, moi, Comnene? eh! d'où mon cœur pourroit-il recevoir la moindre joye? que peut-il désormais arriver qui me regarde? la désolation de ma Patrie est-elle un songe? mon pere & mon frere n'ont-ils pas péri? les morts sortent-ils du tombeau? à quoi donc puis-je encore m'intéresser sur la terre? biens, honneurs, liberté, parens, amis, tout y a disparu pour moi, tout y est étranger pour Irene.

Ibrahim.

Ce que vous avez de plus cher y reste peut-être encore.

B iiii

Irene.

Je n'y vois plus qu'un tyran qui m'y tient captive, que des barbares qui m'environnent, & qu'un Ibrahim qui rit de de ma douleur.

Ibrahim.

Rassurez vous, Madame, ce père & son son fils que vous pleurez

Irene.

Ah Ciel! achevez, Comnene, expliquez-vous, il seroit cruel de me tromper.

Ibrahim.

Si le Ciel vous les avoit conservés ?

Irene.

Quoi! Comnene, ils vivoient? seroit-il possible? ils vivoient? les avez vous vus? me sera-t'il permis de les voir?

Ibrahim.

L'Empereur ne m'en a pas appris davantage, & sans doute il n'est permis qu'à lui de vous dire le reste.

Irene.

Eh bien, Comnene, courez lui parler, conjurez-le de hâter ma joye, qu'il me les montre, qu'il se rende à mon impatience; je lui pardonne tout, si je les vois paroître: quelqu'un vient, je me retire, soyez sensible à mon inquiétude, & revenez m'en tirer, si vous ne m'abusez pas.

Ibrahim.

Vous n'attendrez pas long-tems, Madame.

S C E N E II.

*Ibrahim , Mahomet , Roxane.**Mahomet.*

C'est Irene que vous quittez, Ibrahim?

Ibrahim.

Oùi, Seigneur, elle sçait que vous l'aimez, & m'a paru l'apprendre sans colere; je ne dis pas que son cœur se promette encore au vôtre, mais elle est dans la douleur, elle est Chrétienne, elle gémit d'une infortune qu'elle doit à vos victoires, & cependant elle est tranquille au récit de votre amour. Je ne dis pas assés, quand je lui ai fait espérer qu'on pouvoit lui rendre ce pere & ce frere qu'elle regrette, sa reconnoissance pour ce bienfait m'a surpris, on eût dit qu'elle étoit charmée d'y trouver un motif de ne vous plus haïr; j'oublie tout, je lui pardonne tout, s'est-elle écriée dans le transport d'un cœur qui se réconcilioit avec vous, & je me suis chargé de l'avertir quand elle pourroit les voir.

Mahomet.

Ne tardez donc pas, Ibrahim, allez lui

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

affûter qu'ils vivent & qu'ils me sont chers, & dites qu'on les amene ici dans l'instant qu'Irene y sera venuë.

Ibrahim.

Seigneur, ils étoient dans les fers, quand je les ai reconnus; est-ce dans cet état que vous ordonnez qu'on les amene?

Mahomet.

Oùi, je veux qu'Irene les en délivre elle-même, c'est un plaisir que je réserve à sa tendresse.

Ibrahim.

Je cours exécuter vos ordres, mais, Seigneur, pendant que vos faveurs se répandent sur eux, daignez vous ressouvenir qu'à mon tour j'attends mon bonheur de vous, qu'il en est un que vous avez promis de m'obtenir de cette Princesse, & que mon cœur

Roxane.

J'ignore les promesses que l'Empereur vous a faites, mais si j'y suis intéressée, j'espere qu'il ne les remplira pas sans mon aveu, & c'est sa bonté qui m'en assure.

Mahomet.

Ibrahim, vous sçavez que je vous aime, & ma faveur vous doit suffire, je hais les desirs importuns; allez, laissez-moi le soin de vous rendre heureux, & ne prétendez pas me gêner dans les graces que je vous destine.

S C E N E III.

*Mahomet, Roxane.**Roxane.*

Je vous l'avoué, Seigneur, le discours d'Ibrahim m'effraye; daignez m'instruire de ce qu'il ose attendre.

Mahomet.

J'avois dessein de vous le proposer pour époux, je viens de soumettre les Chrétiens à mon Empire, j'en ai triomphé par les armes, mais tout vainqueur que j'en suis, je ne les regarde pas comme des sujets, ce ne sont encore que des ennemis vaincus, à qui ma victoire donne un tyran qu'ils craignent, & non pas un maître qu'ils respectent. Ils m'obéissent dans un effroi sauvage qui a toujours inspiré la révolte, & je voulois les rassurer par l'honneur que j'aurois fait à Commene; il est, dit-on, d'un sang qu'ils estiment, mais j'ai changé d'avis sans m'écarter de mon projet. Non, ce n'est plus à lui, Roxane, qu'il faut que votre cœur s'accorde, & votre frere aujourd'hui vous le demande pour un autre.

Roxane.

Mon cœur se refusoit à Ibrahim, mais ma main seroit à lui si vous l'ordonniez; c'est vous dire que vous pouvez en dispo-

fer à votre gré ; après cela , Seigneur , puis-je sçavoir à qui vous voulez que je la donne ?

Mahomet.

Ce qui va se passer vous l'apprendra, Roxane , mais tandis que nous sommes seuls , ne me dissimulez rien. Vous étiez avec moi quand on m'a présenté les deux Chrétiens , dont l'un , à ce qu'on assure , est le pere d'Irene , & l'autre son frere ; que pensez-vous du dernier ? je vis vos yeux s'attacher sur lui.

Roxane.

Son sort me touchoit , Seigneur , je le plaignoïs d'être si jeune & déjà captif.

Mahomet.

Répondez avec franchise ; il joint aux graces de la jeunesse une physionomie noble & touchante , & vous l'avez remarqué.

Roxane.

Vous lui parliez , Seigneur , & j'écoutois.

Mahomet.

Ce n'est pas tout , ses regards à lui-même se fixoient sur vous , il étoit sensible à vos charmes.

Roxane.

J'ignore à quoi tend ce discours qui m'embarrasse.

Mahomet.

Vous rougissez , je ne vous presse point

de m'en avoüer davantage , c'est assés que vous m'entendiez là-dessus , & voici ce qui me reste à vous dire. Jusqu'ici je n'avois point connu l'amour ; le féroce orgueil de vaincre ; l'honneur d'effrayer des peuples & de subjuguier des Etats ; le plaisir tumultueux de la guerre & du carnage , & tout ce que la gloire des Héros porte avec elle de redoutable , voila les douceurs qui me flatoient ; je n'en voyois point de plus dignes de charmer une ame qui nous vient du Ciel , & dont , à mon gré , les inclinations devoient être aussi superbes que son origine. Dieu même est appelé le Dieu des combats ; on l'a peint la foudre à la main ; rien ne nous frappe tant que sa puissance , & je croyois qu'à son exemple , pour être le plus heureux de tous les hommes , il falloit en être le plus terrible. Je me trompois , Roxane ; Irene m'a désabusé. Le vrai bonheur ne se trouve ni dans la victoire ni dans la terreur qu'on répand après elle. Ce sang dont nos lauriers sont teints , ces ravages dont nous consternons la terre , & les gémissemens des peuples , mêlent à nos plaisirs je ne sçais quoi d'inquiet & de funeste qui les corrompt. J'ai senti quelquefois en moi-même la nature s'attrister de ma lugubre gloire , & condamner la joye que mon orgueil osoit en pren-

38 MERCURE DE FRANCE.

dre. Que le plaisir d'aimer est différent, Roxane ! quelle douce sympathie entre l'amour & nous ! on diroit que nos cœurs quand ils aiment, ont trouvé leur véritable bonheur. J'ai senti des bornes à tous les autres plaisirs, aucun ne m'a pénétré tout entier. Le fond de mon cœur leur a toujours été inaccessible, ils l'ont toujours laissé solitaire. L'amour seul m'a rempli, lui seul a versé dans mon ame des douceurs aussi intarissables que mes desirs. Depuis que j'aime, je ne me reconnois plus moi-même, j'ai perdu cette fierté farouche qui me rendoit si formidable ; je me voyois seul au milieu des hommes ; l'humanité tremblante ne laissoit autout de moi que des esclaves, & ne m'accordoit pas pas un cœur qui voulût s'associer au mien ; j'étois comme exilé sur le trône. Tout a changé, Roxane ; il semble que mon amour ait fait ma paix avec tous les cœurs, ils se rapprochent, ils me pardonnent ; c'est ainsi que je le sens ; enfin tout me paroît aimable & je crois l'être devenu moi-même. Ah ! Roxane, si tel est mon sort à présent que j'aime, quel seroit-il donc si j'étois aimé ?

Roxane.

Aimé, Seigneur ! eh comment ne le seriez-vous pas, vous qui dans l'âge le plus

aimable, nous montrez déjà le plus grand des hommes, vous que l'univers honore de son respect & de son admiration? Vos pareils n'ont qu'à se déclarer, Seigneur, il n'est point de fierté que le don de leur cœur ne confonde, & si votre choix est tombé sur Irene . . .

Mahomet.

Eh! quelle autre qu'Irene eût pu triompher de Mahomet? il n'étoit réservé de me soumettre qu'à l'objet le plus parfait dont le Ciel ait honoré la terre. Je ne l'ai vûe qu'un instant parmi les Captives; sa douleur l'accabloit, ses yeux étoient baignés de larmes. Dans cet état un de ses regards tomba sur moi; ce regard étonna mon ame altiere, me confondit, m'humilia; me rendit plus suppliant qu'elle. Il vengea dans mon cœur la douleur du sien, il me punit de ma victoire, me condamna comme un tyran & me laissa saisi d'un attendrissement qui n'a fini que par l'amour le plus violent qui fût jamais; le croiriez-vous, Roxane? Je n'ai point encore osé reparoître; j'ai craint ses yeux qui m'ont déjà reproché leurs larmes. Chargé du crime de l'avoir affligée, je n'étois pas digne de la revoir, je me cachois à sa colere, & j'attendois que le tems m'eût rendu plus supportable à sa haine, mais enfin le moment est

40 MERCURE DE FRANCE.

venu, on a découvert ces deux Chrétiens qu'elle regrettoit, je vais les lui remettre, & j'oserai me montrer à la faveur de ce bienfait. Vous, Roxane, qui voyez l'ardeur que j'ai de lui plaire, j'ai besoin que votre cœur m'aide à réussir; je vois Irene qu'on nous amene, & ce que je vais faire vous instruira du service que je vous demande.

SCENE IV.

*Mahomet, Roxane, Théodore pere d'Irene,
Lascaris son frere, Ibrahim, Irene.*

Théodore & Lascaris ont encore leurs fers.

Irene.

Où suis-je? où me conduisez-vous?

A Ibrahim. Cruel, vous m'avez donc trompée.

Et puis voyant son pere & son frere qu'on amene d'un autre côté.

Ah ciel! ah mon pere! est-ce vous que j'embrasse? & vous, mon frere, je vous retrouve, & tous deux languissans dans les fers? [*à Mahomet.*] Ah! Seigneur, vous qui me les rendez, pourquoi vos bontés me laissent-elles encore tant de douleur? hélas, ils sont Captifs, pourquoi mêler tant d'amertume à ma joye?

Mahomet allant les délivrer.

Goûtez-la toute pure, & que leurs fers disparoissent; venez, Irene, aidez-moi vous-même à les en délivrer, & que vos mains se joignent aux miennes pour en réparer l'outrage.

Théodore.

Quoi vous-même, Seigneur?

Mahomet.

Ne m'en empêchez pas, la générosité est le droit du vainqueur, recevez tous deux ce que je fais comme un gage de mon amitié & des honneurs qu'elle vous destine; votre Empire a passé sous mes loix, & mes victoires vous ont coûté des soupirs; vous aviez dans vos fers la liberté de me haïr & vous l'avez encore, mais si vous êtes généreux, vous ne la garderez pas long-tems, mes bienfaits m'en répondent; & vous, Irene, à qui je rends un pere qui vous est si cher, oubliez désormais vos malheurs & daignez me suivre avec lui, venez voir Mahomet apprendre aux siens combien il veut qu'on vous honore. [*A Lascaris.*] Vous, jeune Chrétien, sur le front de qui l'on voit empreint tant de courage & de noblesse, attendez tout de mon estime, je n'interdis nul espoir à votre cœur, je ne mets rien ici au-dessus de son audace, vous-même vous n'êtes plus à moi. [*Et en lui montrant*

42 MERCURE DE FRANCE.

Roxane. J Cette Princesse vous a degagé de mes fers , vous pouvez changer de Maître , & je vous laisse avec elle , sortons.

SCENE V.

Lascaris , Roxane.

Lascaris.

Vous n'êtes plus à moi & je vous laisse avec elle ; que peut signifier ce discours ? je n'ose l'interpréter , Madame.

Roxane.

L'Empereur s'est assés expliqué , vous ne lui appartenez plus.

Lascaris.

Il m'a permis de changer de Maître & je me jette à vos genoux pour obtenir que je vous appartienne. Si vous y consentez , j'aimerai mieux mon fort que celui de l'Empereur même.

Roxane.

Levez-vous , Lascaris.

Lascaris.

Ne vous offensez pas du transport qui m'échappe ; à l'aspect de tant de beautés il n'est point de raison qui ne s'égare.

Roxane.

Non , vous ne m'offensez point , je vous erois digne de moi , Lascaris , vous me paroissez vertueux , & la véritable fierté

excepte de ses dédains un cœur tel que le vôtre ; je n'en méprise donc point l'hommage , vous dirai-je encore plus ? je l'estime.

Lascais.

Qu'entens-je ? Ah ! Princesse.

Roxane.

Je vous ai plaint dès que je vous ai vû.

Lascais.

J'ai donc été dès cet instant le plus heureux de tous les hommes ; quoi ! Roxane me plaignoit ?

Roxane.

Roxane a souhaité la fin de vos infortunes , puissent-elles enfin être terminées ! puisse le Ciel exaucer mes vœux ! mais rejoignons l'Empereur ; à peine Irene vous a-t-elle vû , & sa tendresse vous attend , sans doute , avec impatience.

